le magazine littéraire
4 RUE DU TEXEL
75014 PARIS - 01 40 47 44 00

MARS 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 2285
N° de page : 84-88

Salah Stétié

« Le poème et l'image respirent ensemble »

Libanais francophone, ancien diplomate, le poète n'a cessé de faire dialoguer l'Orient arabe et l'Occident. Il a aussi réalisé quelque cent cinquante livres avec des peintres. Deux expositions rendent grâce à cette œuvre hospitalière et transfrontalière.

Propos recueillis par **Jean-Yves Masson,** photo **Tina Merandon** pour *Le Magazine Littéraire*

Poète libanais francophone né en 1929, Salah Stétié, qui a été longtemps ambassadeur du Liban (notamment aux Pays-Bas, au Maroc et à l'Unesco), est l'un des grands témoins de notre temps et l'un des acteurs essentiels du dialogue entre l'Orient arabe et l'Occident. Son œuvre poétique proprement dite, vaste et exigeante, se double d'une réflexion sur la poésie, sur l'art, sur l'Islam. De tous les arts, c'est la peinture qui, depuis sa jeunesse, a le plus retenu son attention, et peu de poètes modernes auront autant que lui maintenu un dialogue constant avec les artistes contemporains. Pour faire connaître cet aspect de son œuvre, Maïthé Vallès-Bled, directrice du musée Paul-Valéry de Sète, a conçu une très riche exposition intitulée « Salah Stétié et les peintres » ; ouverte depuis décembre, elle est complétée à partir du 5 mars par une exposition de documents et de manuscrits à la bibliothèque François-Mitterrand, à l'occasion d'un important don fait par le poète aux collections de la BnF. Les deux expositions sont réunies dans un même catalogue.

Depuis une vingtaine d'années, Salah Stétié a élu domicile dans un village chargé d'histoire, près de Rambouillet. À la veille d'une nouvelle tournée de conférences aux États-Unis, le poète reçoit chez lui, dans sa maison peuplée de souvenirs précieux rapportés de ses voyages aux quatre coins du monde. C'est là qu'il écrit, dans un magnifique grenier décoré de tableaux et d'estampes, rempli de papiers et de livres entre lesquels bondissent trois superbes chats. Il vient de terminer pour Robert Laffont la rédaction de ses mémoires, un manuscrit de plus de mille pages où il retrace sa vie littéraire aussi bien que ses quarante années au service de la diplomatie libanaise. À l'occasion de l'exposition de Sète, il évoque pour nous sa passion de la peinture – et quelques souvenirs.

À voir

▷ **« Salah Stétié et les peintres »,** jusqu'au 31 mars, musée Paul-Valéry, rue François-Desnoyer, Sète (34). Ouvert tous les jours sauf lundi, 10 h-18 h.

▷ **« Salah Stétié, manuscrits et livres d'artistes »,** du 5 mars au 14 avril, Bibliothèque nationale de France, site François-Mitterrand, Galerie des donateurs. Ouvert du mardi au samedi 10 h-19 h, dimanche 13 h-19 h, fermé le lundi.

À lire

▷ **Salah Stétié et les peintres,** Maïthé Vallès-Bled (dir.), éd. Musée Paul-Valéry/BnF/Au fil du temps, 256 p., 44 €.

L'exposition du musée Paul-Valéry de Sète montre des œuvres d'artistes auxquels vous avez été lié, comme Mathieu, Féraud ou Gillet, mais elle permet aussi et surtout de découvrir un grand nombre de vos textes dans des éditions rares réalisées en collaboration avec des peintres, certains très connus, comme Tàpies, Zao Wou-Ki, Alechinsky, Kijno, Ubac ou Titus-Carmel, et d'autres beaucoup moins.

Salah Stétié. Cette exposition était désirée depuis longtemps par Maïthé Vallès-Bled, et j'ai fini par l'accepter, d'abord parce que ce musée est un lieu que j'aime, voisin du cimetière marin de Valéry, ensuite parce que c'est un moyen de faire découvrir aux visiteurs des artistes qui ont collaboré avec moi et qui ne sont pas tous aussi célèbres qu'ils mériteraient de l'être. Au total, j'ai participé à environ cent cinquante livres d'artistes, avec des peintres très différents. Le premier était Roger-Edgar Gillet, il y aura bientôt cinquante ans, qui m'avait demandé des textes pour une suite de douze gravures. Cette exposition résume la passion de toute ma vie pour la peinture, mais aussi pour la sculpture et la photographie ; car il y a également parmi les artistes exposés des photographes importants, Olivier Thomann, Philippe Blache, Emmanuel Ciepka, Stéphane Barbery, Pierre Devin, Alexandre Orloff, Caroline Rose…

Comment se sont faites ces rencontres avec les artistes ?

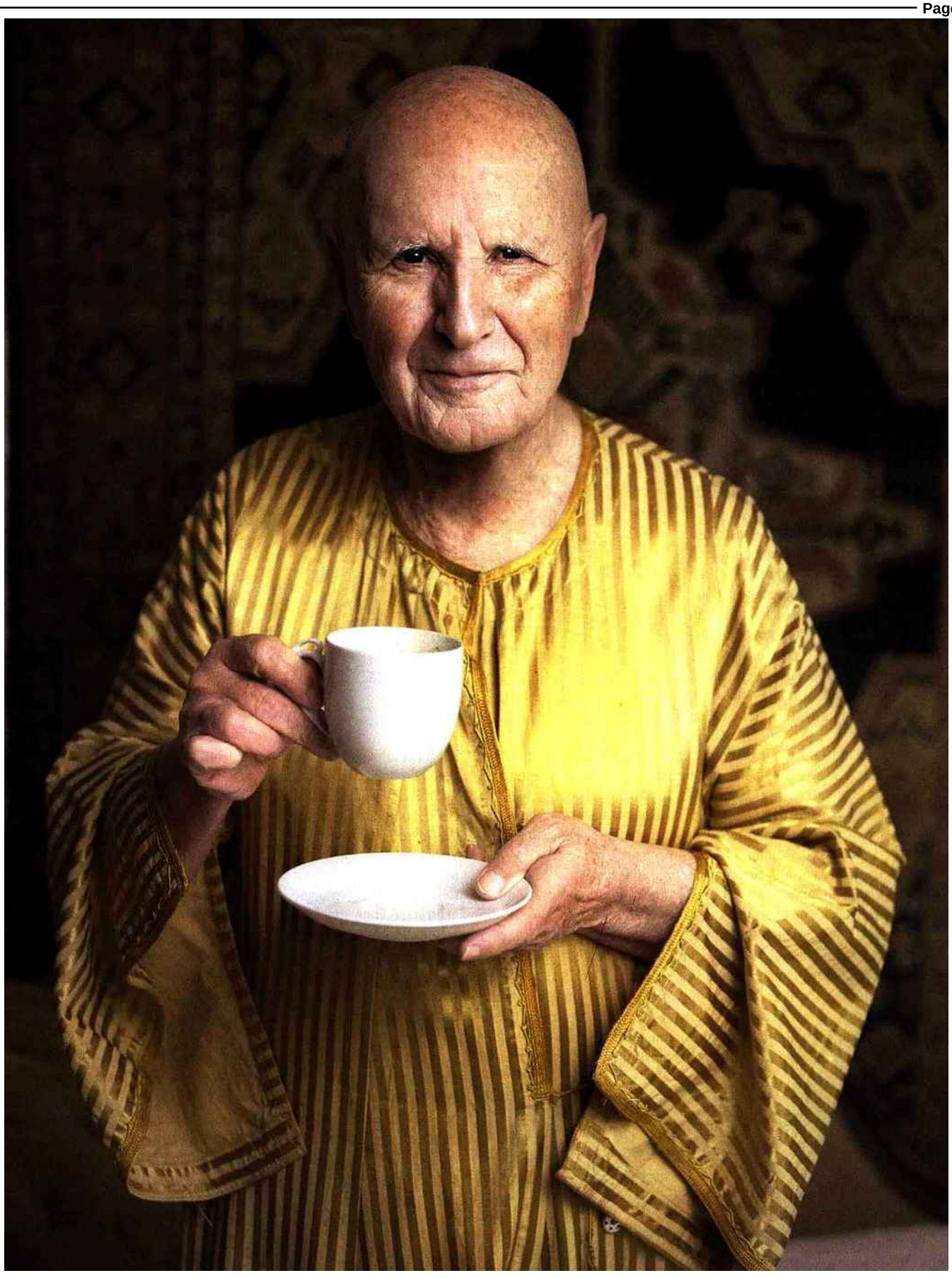
Chaque livre a son histoire. Certaines rencontres ont été le fait d'un éditeur. Bruno Roy, fondateur et directeur de Fata Morgana, chez

Eléments de recherche : MUSÉE PAUL VALÉRY : à Sète (34), toutes citations

le magazine littéraire
4 RUE DU TEXEL
75014 PARIS - 01 40 47 44 00

MARS 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 2285
N° de page : 84-88



le magazine littéraire
4 RUE DU TEXEL
75014 PARIS - 01 40 47 44 00

MARS 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 2285
N° de page : 84-88

qui j'ai beaucoup publié, en a provoqué un bon nombre : avec Pierre Alechinsky, Jacques Hérold, Jean-Gilles Badaire ou Anne Slacik par exemple. Tout récemment, j'ai été heureux que Vincent Pélissier, qui dirige la revue *Fario* et les éditions du même nom, songe à Gilles du Bouchet pour accompagner une suite de sept proses sur l'expérience du désert, dont la première est un texte sur Wâdi Rum, en Jordanie, que j'ai dédié à André du Bouchet, son père, qui a été mon ami. Il y a ainsi des rencontres dès longtemps préparées, sinon prévues.

Acceptez-vous facilement les propositions de collaboration ?

Pas toujours. Je vais vous raconter une anecdote amusante : à la fin des années 1970, j'ai été sollicité par Jacques Brémond, qui était alors un très jeune éditeur. Je n'avais pas envie de lui dire oui, mais je suis très poli, je ne veux jamais blesser les gens. Je lui ai donc répondu que j'accepterais s'il obtenait quelque chose de Raoul Ubac, l'un des artistes les plus réputés de la galerie Maeght. C'était une façon de dire non car cela me paraissait impossible. Un mois plus tard, Brémond me téléphone et me dit : Ubac a lu vos poèmes, il est d'accord. Ainsi est né *Obscure lampe de cela*, et cette rencontre avec Ubac reste mémorable. Autre anecdote : j'avais tardé à répondre à un envoi de Sylvie Deparis. Un beau jour, la voilà qui frappe à ma porte et m'apporte la maquette d'un livre où il ne manquait plus que mes textes ! Il m'a fallu encore un peu de temps, mais j'ai fini par répondre à sa demande, et j'en suis très heureux.

L'initiative est-elle aussi parfois venue de vous ?

Bien évidemment oui, et parfois après de nombreuses années d'amitié. Ce fut le cas par exemple pour la collaboration avec Ladislas Kijno, qui vient de mourir : je l'avais rencontré chez le sculpteur Albert Féraud, qui fut un de mes amis proches, et nous sommes restés liés pendant cinquante ans. Et puis, un jour, j'ai écrit *Fenêtre d'aveugle*, paru chez Rougerie en 1998, sur ses fameux « papiers froissés ». C'est aussi moi qui ai souhaité que Tàpies, dont j'aimais l'œuvre, illustre *Bois des cerfs*, sûrement l'un des plus beaux livres d'artiste de cette exposition. C'est aussi moi qui suis allé trouver Farid Belkahia, le fondateur de la peinture moderne au Maroc, pour faire un livre avec lui, alors qu'il n'avait jamais collaboré avec un poète. Mais bien souvent aussi, et même dans la majorité des cas, ce sont les artistes qui m'ont envoyé leurs œuvres en sollicitant des textes de moi : Jacques Clauzel, Julius Baltazar, Christiane Vielle, Stéphane Quoniam… Impossible de les citer tous ! Clauzel m'avait envoyé un livre admirable qu'il avait fait avec Pierre Torreilles pour me convaincre de travailler avec lui. Il avait créé une maison d'édition appelée À travers, et le dialogue avec les poètes était pour lui essentiel. Nous avons fait onze livres ensemble ! La plus jeune artiste de cette exposition, Marjolaine Pigeon, est née en 1977 ; elle n'avait que 25 ans quand elle est venue me montrer ses dessins…

Que vous apporte un artiste quand ses travaux entrent en dialogue avec vos textes ?

Ce que m'apportent ces collaborations, comme j'ai tenté de le dire dans le court texte qui figure en tête du catalogue de l'exposition, c'est de me découvrir à chaque fois un autre poète que celui que je pensais être. Ces artistes sont des sourciers qui ont sondé le sol de mes poèmes pour en faire jaillir leurs images. J'en suis resté émerveillé. Ces livres sont pour moi autant d'histoires d'amour. Grâce à eux, je me suis trouvé être le point de convergence de toutes sortes de démarches picturales, ou si vous voulez la capitale commune à des provinces souvent très éloignées les unes des autres.

Repères

28 décembre 1929. Naissance à Beyrouth, dans une vieille famille de la bourgeoisie sunnite.
1935-1947. Collège protestant français de Beyrouth puis collège secondaire Saint-Joseph.
1947-1951. Études de droit à l'université Saint-Joseph, études de lettres à l'École supérieure des lettres fondée en 1945 par Gabriel Bounoure (1886-1969), auquel il restera lié. Se lie également avec le poète Georges Schehadé (1905-1989).
1951-1955. Suit les cours de Louis Massignon (1883-1962) à l'EPHE et au Collège de France. Diplôme de lettres à la Sorbonne.
1953-1965. Collabore aux *Lettres nouvelles*. Fréquente assidûment Pierre Jean Jouve et André Pieyre de Mandiargues. Amitiés avec Yves Bonnefoy, André du Bouchet, Michel Deguy…
1956-1962. Directeur du journal *L'Orient littéraire* et professeur à l'Académie libanaise des beaux-arts, puis à la faculté des lettres et à l'École supérieure des lettres de Beyrouth.
1962-1966. Conseiller culturel auprès de diverses ambassades du Liban en Europe.
1966-1974. Délégué permanent du Liban auprès de l'Unesco.

PHOTO GABRIELLE VOINOT/ADAGP, PARIS 2012

◁ **Portrait de Salah Stétié par Pierre Alechinsky,** 1997, encre sur papier, coll. Salah Stétié.

> « Je ne suis pas hostile à l'idée d'une certaine clandestinité de la poésie, elle ne me paraît pas lui nuire. »

le magazine littéraire
4 RUE DU TEXEL
75014 PARIS - 01 40 47 44 00

MARS 13
Mensuel

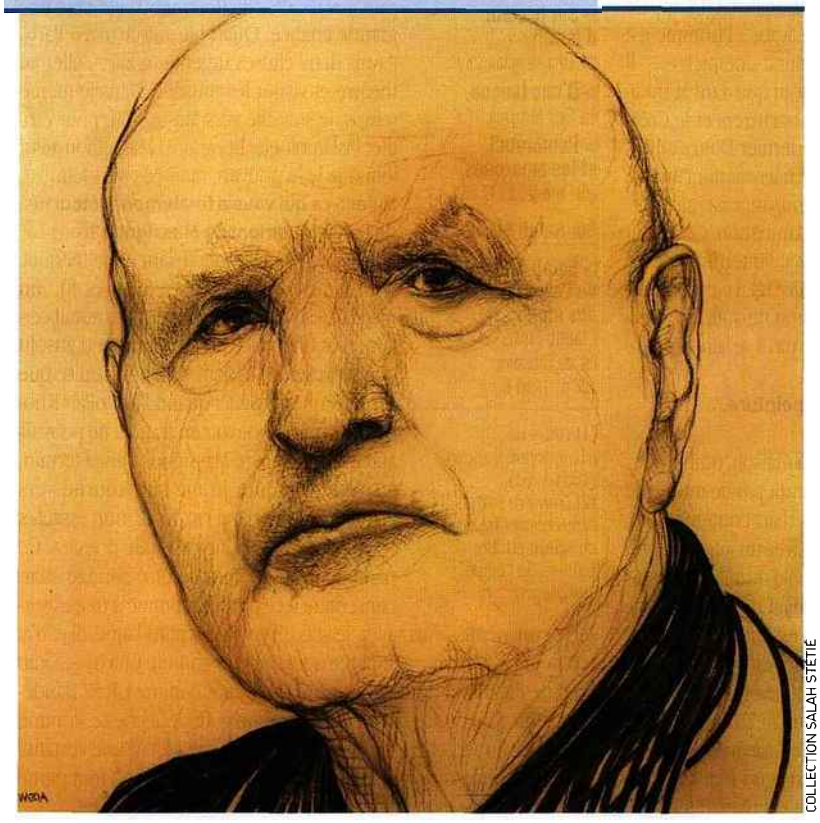
Surface approx. (cm²) : 2285
N° de page : 84-88

1972. *Les Porteurs de feu* (Gallimard), essai sur la poésie arabe moderne.
1973. *L'Eau froide gardée,* poèmes (Gallimard).
1974. Conseiller aux affaires étrangères à Beyrouth. La guerre civile qui déchire le Liban à partir de 1975 requiert de lui un engagement total, mais il continue d'écrire, sans publier.
1978. *Fragments. Poème* (Gallimard).
1980. *Ur en poésie,* suivi de *La Unième Nuit* (Stock), essais.
1981. Prix Max-Jacob pour *L'Être poupée* (Gallimard).
1982-1985. Ambassadeur du Liban aux Pays-Bas.
1985. *Archer aveugle,* essais (Fata Morgana).
1985-1988. Ambassadeur au Maroc.
1988. *Lectures d'une femme* (Fata Morgana).
1988-1990. Secrétaire général du ministère des Affaires étrangères à Beyrouth.
1990-1991. Dernier poste aux Pays-Bas. Il se retire ensuite de la vie officielle, s'établit près de Paris et donne des conférences à travers le monde.
1993. *L'Autre Côté brûlé du très pur,* poèmes (Gallimard), *L'Interdit* et *Le Nibbio,* essais (tous deux chez José Corti).
1995. *L'Ouvraison,* essais (José Corti).
1995. Grand prix de la francophonie de l'Académie française.
1996. Premiers colloques sur son œuvre à l'université de Pau et à Cerisy-la-Salle.
1997. *Hermès défenestré,* essais (José Corti).
1998. *Fièvre et guérison de l'icône* (Imprimerie nationale/Unesco).
2004. *Fils de la parole,* entretiens avec G. Jarczyk (Albin Michel).
2009. *En un lieu de brûlure* (Robert Laffont, « Bouquins »), premier volume de l'œuvre poétique complet.

Que gagne-t-on à lire un poète quand ses textes sont confrontés au travail d'un peintre, d'un graveur, d'un photographe ?
On y gagne de traverser une frontière dans les deux sens. Le livre d'art permet à la conscience, à la musique intérieure de l'être – à l'âme, si vous voulez – de circuler entre des registres différents de perception. On se rend compte alors que la fluidité est la chose la plus importante pour le regard comme pour l'oreille. C'est la vie même de l'esprit, sa respiration profonde : le poème et l'image respirent ensemble. C'est un accompagnement, pas une illustration ni un commentaire. La poésie, pour moi, a pour vocation d'éviter tout figement. L'édition d'art offre aussi au poème une typographie qui lui permet de se déployer sur la page pour l'œil autant que pour l'oreille ; mais c'est vrai aussi de certains livres manuscrits, édités à très peu d'exemplaires, comme les « livres pauvres » conçus à l'initiative de Daniel Leuwers, où peinture et poésie avancent pour ainsi dire main dans la main.

Avez-vous compris les raisons de vos affinités avec certains peintres plutôt qu'avec d'autres ?
J'ai surtout été très sensible à la passion que certains artistes ont mise à me solliciter : si ma poésie importe à un peintre, je me dis qu'il doit avoir ses raisons, j'ai donc aussitôt le désir de les comprendre. C'est ce qui m'a permis, je pense, de travailler avec des artistes très différents. Je suis entré dans leurs raisons. Il faut vous dire que je fréquente beaucoup les galeries, partout dans le monde, que je ne reste jamais longtemps sans aller voir de la peinture. J'ai vu une exposition d'Alexandre Hollan dans une galerie de la rue Vieille-du-Temple avant de le rencontrer. J'ai le goût de la découverte : j'ai éprouvé un choc au début des années 2000 en découvrant Woda, cet immense graveur, aujourd'hui le plus grand maître, le seul peut-être, de la « manière noire ». Nous avons fait trois livres ensemble. Et puis il y a aussi des affinités culturelles qui jouent : j'appartiens au monde musulman, et vous savez que la calligraphie joue dans l'art islamique un rôle fondamental. J'ai fait de nombreux livres avec de très grands calligraphes : Ghani Alani, Hassan Massoudy, Mohammed Saïd Saggar.

▽ **Le poète vu par le peintre Albert Woda,** 2007, coll. Salah Stétié.



COLLECTION SALAH STÉTIÉ

Dans le monde musulman, justement, le rôle de la peinture ne va pas de soi...
On parle toujours d'un interdit portant sur l'image dans l'Islam, mais les choses sont un peu plus compliquées. La méfiance de l'Islam envers la peinture est réelle, mais on a tort d'en faire un trait spécifique : on la retrouve à certaines périodes de l'histoire du christianisme. Le problème est mal posé si l'on s'obstine à parler d'interdit absolu : il y a une certaine marge de contournement possible. Si vous regardez un tapis, vous y verrez des fleurs, mais ce ne sont plus des fleurs : ce sont des formes géométriques qui partent de l'idée de la fleur. Il y a une sorte de platonisme de l'art musulman qui se méfie de l'imitation en général. Mais une chose peut être représentée si elle fait l'objet d'un processus d'abstraction qui interdit qu'on la confonde avec la chose réelle. L'art islamique est lié à la nature, mais à une nature voilée. Au moment où est « descendu » le verset du Coran qui défendait la représentation d'êtres animés, un peintre, bouleversé, a couru chez le Prophète en lui disant : « Mais alors, je ne peux plus exercer mon art ! » La réponse

le magazine littéraire
4 RUE DU TEXEL
75014 PARIS - 01 40 47 44 00

MARS 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 2285
N° de page : 84-88

PHOTO GABRIELLE VOINOT/ADAGP, PARIS 2012

△ **Aquarelle de Chan Ky-Yut** pour le livre *Chemins de toutes les traces*, écrit par Stétié (Gloucester, éd. Lyrics, 1998), coll. S. Stétié.

a été : « Si, mais il faut que tu descendes dans l'échelle de l'être. Si tu veux représenter un oiseau, fais-en une métaphore. » La même chose vaut pour la poésie. C'est ce que Louis Massignon (1) a appelé « la descente de la métaphore » dans la poésie arabe : l'homme est comparé à un animal, l'animal à une fleur, la fleur à une pierre… Il n'y a donc pas dans l'Islam le même interdit absolu que dans la tradition juive. L'essentiel est de ne pas chercher à concurrencer le Créateur. La tradition coranique dit qu'au Jugement dernier Dieu s'adressera à ceux qui ont représenté des êtres vivants en les mettant au défi d'aller au bout de leur propos, de donner vie à leurs représentations : ils en seront incapables, et ce sera leur vraie condamnation. Cela étant posé, il y a des accommodements multiples avec l'interdit. Je les ai analysés dans un livre intitulé *Lumière sur lumière* (2). Le théâtre par exemple est mal vu dans l'Islam, mais la civilisation musulmane a développé le théâtre d'ombres. L'ombre ne cherche pas à se faire prendre pour une chose vivante, elle stylise la vie.

Mais comment en êtes-vous venu à aimer la peinture, venant de ce monde ?

J'appartiens à une vieille famille musulmane. À la maison, nous avions des calligraphies, mais pas de tableaux. Et il n'y avait pas de musée de peinture à Beyrouth. Mais il y avait deux salons d'art contemporain, un au printemps, un à l'automne : je les ai visités avec un jeune peintre de mes amis à qui je dois d'avoir compris la formule de Maurice Denis affirmant qu'« un tableau, avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées ». La différence entre abstraction et figuration est devenue dès lors, à mes yeux, inessentielle, et la passion de la peinture ne m'a plus quitté. Je suis musulman, je tiens à la tradition à laquelle j'appartiens ; je suis un bon connaisseur du Coran, j'ai beaucoup écrit sur l'Islam, mais je suis avec l'autre, tourné vers l'autre. Mes parents étaient extrêmement cultivés, ils m'ont transmis leur tradition, mais ils m'ont confié au collège protestant français puis aux jésuites de Beyrouth : cela a été une grande chance. Quand je suis arrivé à Paris, j'avais deux choses urgentes à faire : aller au théâtre et visiter les musées. Dans le même temps, je suis allé vers Massignon, pour étudier l'islamologie. Et j'ai suivi Massignon aussi loin que je le pouvais, mais pas plus loin.

Qu'est-ce qui vous a finalement détourné de l'enseignement de Massignon ?

Massignon voulait que l'Islam reste tel quel, qu'il n'évolue surtout pas. D'après lui, un réveil des spiritualités occidentales aurait certainement lieu face au témoignage d'absolu que représentait l'Islam. C'est un peu ce que certains ont pensé ici quand l'ayatollah Khomeiny a pris le pouvoir en Iran. Je ne pouvais aucunement suivre Massignon sur ce terrain, et c'est pourquoi je me suis tourné vers Jacques Berque, à qui j'ai dédié mon essai *Les Porteurs de feu* « pour raison de poésie ». Ce parcours a fait de moi un être partagé, mais consentant à ce partage comme à une traversée permanente. Vous savez, je suis un voyageur dans l'âme. Si je n'ai pas peur de la mort, c'est parce que je la vois comme un voyage « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau », comme l'écrit Baudelaire. Mon goût de la peinture, comme mon goût de la poésie, comme mon goût du secret (car je ne suis pas hostile à l'idée d'une certaine clandestinité de la poésie, elle ne me paraît pas lui nuire), font partie de cette logique tortueuse qui est celle même de la vie. ◻

À paraître de Salah Stétié

▷ **Sur le cœur d'Israfil,** éd. Fata Morgana, 26 €.

▷ **D'une langue,** éd. Fata Morgana, 16 €

▷ **Rembrandt et les amazones,** éd. Fario, 72 p., 12,50 €

Sur Salah Stétié

▷ **Salah Stétié ou l'avant-pays des mots,** Claude Fintz, éd. du Littéraire, 108 p., 14,50 €

(1) Fameux islamologue français (1883-1962).
(2) *Lumière sur lumière ou l'Islam créateur,* éd. Les Cahiers de l'égaré, 1992 (ép.).